



MARGUERITE D'YORCK,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES, AVEC UN PROLOGUE,

par M. A. Fournier et Dessarsin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 23 MAI 1839.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
PERKINS WARBECK.	M. FRANCISQUE aîné.	UN BOURGEOIS yorckiste. . .	M. LAINÉ.
LINCOLN, seigneur du parti de Marguerite.	M. DESHAYES.	UN CONSTABLE.	M. BASSAN.
CLIFFORD, seigneur du parti de Marguerite.	M. BRÉSIL.	LE GARDIEN.	M. FONDONNE.
SAMUEL WARBECK, père de Perkins.	M. ÉDOUARD.	LA SENTINELLE.	M. COSTE.
PATTIESSON, bourgeois lancastrien.	M. PRADIER.	MARGUERITE D'YORCK, sœur du feu roi Édouard IV.	M ^{me} GAUTHIER.
WILKINS, bourgeois lancastrien.	M. BRIAND.	MARIE SWART, jeune orpheline de grande naissance. . . .	Mlle CLARISSE.
		CATHERINE DE FARE, mère de Perkins.	Mlle STÉPHANIE.
		CHARLES, page de Marguerite.	Mlle EMMA.

La scène se passe à Dublin au prologue, et à Cassel pendant les trois derniers actes.

PROLOGUE.

A la droite du spectateur, une maison exhaussée sur un perron. A gauche, une autre dont la porte est ouverte. En deçà, un banc de pierre. Au fond, le mur d'enceinte et une poterne fermée. A côté, à gauche, une petite maison, celle du gardien de la poterne ; une sentinelle sur la muraille. Au-delà, l'horizon à perte de vue. A la hauteur du troisième plan, une rue transversale. La nuit. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, pâle, l'œil hagard, les cheveux en désordre, affaissée sur le banc de pierre ; WILKINS, PATTIESSON, LE PEUPLE éparpillé par groupes.

CATHERINE.

Seigneur... seigneur...

PATTIESSON, au milieu d'un groupe qui se trouve sur l'avant-scène à droite.

Voilà trois heures qu'ils s'occupent de faire agoniser le pauvre Samuel Warbeck!... voilà trois heures que cette malheureuse est en prières... Cela fend l'âme...

WILKINS.

Depuis deux jours elle refuse toute nourriture :

aussi il y a des momens où elle divague... et maître Mackensie a prèdit qu'elle mourrait folle. On assure qu'il a supporté la question ordinaire et extraordinaire avec un admirable courage, et qu'il n'a rien avoué... ni la trahison, ni la sorcellerie.

UN BOURGEOIS.

Beau miracle!... Quand le diable vient sur terre, c'est toujours dans le corps d'un juif ou dans celui d'un chat qu'il se loge... D'où vient que juif et chat ont la vie aussi dure l'un que l'autre?..

PATTIESSON.

Entre nous soit dit, messire, ce juif-là était plus honnête homme que bien des chrétiens de ma connaissance.

CATHERINE.

Seigneur!... Seigneur!... c'est une main de fer bien pesante que la vôtre... quand elle tombe ainsi sans miséricorde sur le cœur d'une pauvre femme!

PATTIESSON.

Oh! oui... pauvre femme, en effet.. Et dire que si on avait pu décider ce malheureux Samuel à se tenir caché seulement pendant trois jours, il aurait été sauvé!

LE BOURGEOIS.

Comment cela, s'il vous plaît?

PATTIESSON.

Le bruit court que le boulanger Simnel, prétendu comte de Warwick, a été complètement défait à Stoke, dans le Nottingham, et que l'armée du rebelle a été dispersée et mise en fuite, malgré l'habileté de mylord Lincoln, l'un des meilleurs généraux de l'Angleterre et la présence de M^{me} Marguerite d'Yorck, cette ennemie implacable de la maison de Lancastre.

LE BOURGEOIS YORKISTE.

Ce bruit est absurde.

PATTIESSON.

S'il venait de vous, cela pourrait être, messire. (*A Wilkins.*) Le bruit s'accrédite encore que le roi Henry VII, maître de tout le pays, avance sur Dublin à marches forcées : ainsi, qu'avant trois jours, celui qu'on va pendre aujourd'hui comme traître aurait été récompensé comme fidèle sujet.

LE BOURGEOIS.

Ce bruit est aussi vrai que celui qui voudrait nous faire croire que monseigneur le comte de Warwick n'est autre que Lambert Simnel, le garçon boulanger.

TOUS.

Mais, oui, oui...

PATTIESSON.

Hum!... qui vivra verra...

Les troupes commencent à sortir de la maison et à défiler sur le perron. Agitation dans le peuple.

LE BOURGEOIS.

En attendant, la séance est levée, et voici le bourreau qui vient lire la sentence au peuple.

Il se perd dans la foule.

PATTIESSON, *bus a Wilkins.*

Patience!... tout esprit n'est peut-être pas encore perdu.

WILKINS, *bus.*

Que voulez-vous dire?

PATTIESSON, *bas.*

Vous le saurez bientôt.

Ils se perdent dans la foule.

SCENE II.

LES MÊMES, SAMUEL, sur le perron; à sa droite, LE CONSTABLE, en grand costume, un papier à la main. Autour, DES SOLDATS et DES VALETS portant des torches.

LE CONSTABLE.

Bonnes gens de Dublin, écoutez tous... (*Il se découvre; le peuple l'imite. Lisant.*) « Le parlement d'Angleterre, convoqué en cette ville de Dublin par l'ordre et sous la présidence de très-haut et très-puissant seigneur, Édouard, comte de Lincoln... à ce jourd'hui vingt-quatrième d'Auguste 1490, heure de minuit, rendu arrêt de mort et d'infamie contre Samuel Warbeck (*le montrant*, ici présent, juif de religion, bourgeois de naissance, convaincu du crime de haute trahison, comme ayant tenté de détacher plusieurs bonnes âmes du service de Dieu et de la noble maison d'York, à l'aide de charmes magiques et de sorcellerie... le condamne en conséquence à être conduit devant la cathédrale de cette ville de Dublin, pour y faire amende honorable... Arrivé au pied de l'échafaud, à être souffleté de la main du bourreau; enfin, à être pendu... Puis, son cadavre consumé sur un bûcher ardent, pour la cendre en être jetée au vent. » Dieu sauve la vieille Angleterre!

SAMUEL.

Dieu sauve la vieille Angleterre!

CATHERINE, avec angoisses.

Miséricorde, mon Dieu! miséricorde!...

Le cortège funèbre s'est mis en marche: il arrive au milieu du théâtre. Samuel s'arrête.

SAMUEL, à Catherine.

Catherine, ma compagne bien-aimée, adieu!

CATHERINE.

Samuel! Samuel!... (*Elle se précipite dans ses bras.*) Oh! mais, tout cela n'est pas vrai, n'est-ce pas?... c'est un horrible songe!

SAMUEL, après l'avoir embrassée.

Que la volonté de Dieu soit faite!... Quand on atteint le terme de la vie sans laisser derrière soi un seul sujet de repentir, l'espérance anéantit la terreur... Hélas! je n'ai qu'un regret, c'est de te quitter et de mourir sans avoir embrassé une dernière fois notre pauvre enfant...

CATHERINE.

Notre enfant... c'est donc bien vrai qu'ils vont

tuer son père... c'est donc bien vrai que tu vas mourir?... *(Au peuple.)* Ah! gloire à toi, peuple de Dublin... tu as bien fait d'échanger la domination du roi Henry Tudor contre la tyrannie de maîtres si réléments; gloire à toi, gloire à eux!... Ces nobles fils de la maison d'Yorck, ils sont bien les rejetons de leurs ancêtres... Edouard, comte de Lincoln, le tueur de vieillards, est bien le digne héritier de Richard, duc de Gloucester, le meurtrier d'enfants...

SAMUEL.

Catherine! Catherine!...

TOUS.

Ah! ah!

Parait sur le perron Lincoln suivi de seigneurs.

SCENE III.

LES MÊMES, LINCOLN, SA SUITE.

LINCOLN.

Séparez-les, et hâtez-vous d'exécuter l'arrêt du parlement.

On veut les séparer.

CATHERINE, s'attachant à Samuel.

Laissez-moi... laissez-moi... je veux mourir avec lui.

QUELQUES VOIX.

Grâce!

VOIX PLUS NOMBREUSES.

Non.. A mort le juif... à mort!

CATHERINE.

Oh! les misérables!

LINCOLN, aux gardes.

Marchons, messieurs.

CATHERINE.

Arrêtez... Monseigneur, il faut que je vous parle'. *(Ils se placent tous deux sur l'avant-scène.)* Monseigneur, est-ce que vous êtes bien décidé à le faire tuer?

LINCOLN.

Est-ce que je suis, moi, le parlement d'Angleterre?

CATHERINE.

Le parlement d'Angleterre!... Vous savez bien, mylord, que ce ramas d'aventuriers sans nom, et de gentilshommes sans ame qui vous sont plus vendus que le dernier de vos valets... tout cela n'est pas le parlement d'Angleterre.

LINCOLN.

Eh bien, quels que soient ses juges, son arrêt est irrévocable.

CATHERINE, vivement.

Monseigneur, la mort de ce vieillard serait un crime inutile dont vous ne vous souillerez pas.

LINCOLN.

Sur mon ame, ce juif mourra : c'est lui seul qui l'a voulu, c'est sa seule opiniâtreté.

CATHERINE.

Il ne pouvait faire autrement, monseigneur...

* Samuel, le Constable, Catherine, Lincoln.

sa vertu lui défendait de sacrifier l'héritage de son fils pour sauver ses jours... Mais ce qu'il a refusé de faire, je puis y consentir, moi!

LINCOLN.

Que m'importe à présent!...

CATHERINE.

Sa créance sur vous est la plus sainte partie de sa fortune: nous vous en donnerons quittance parfaite et entière. Prenez tout, monseigneur, toutes nos richesses... pour la vie d'un époux et d'un père, et nous verserons sur vous des larmes de reconnaissance.

QUELQUES VOIX.

Grâce!

VOIX PLUS NOMBREUSES.

A mort le juif, à mort!

CATHERINE, tremblante.

Grâce!

LINCOLN, aux soldats.

L'heure est passée: emmenez le patient au supplice.

CATHERINE, accablée.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Le cortège sort lentement.

LINCOLN, à Catherine pendant la sortie.

Écoute ceci, femme: ni toi, ni personne, ni Dieu, ni Satan, n'obtiendra la grâce de ce juif, il faut qu'il meure, il le faut, je l'ai juré... Je me suis humilié devant lui, et il m'a repoussé... Je le hais, et je n'aurai jamais d'ennemi que je ne renverse, jusqu'à ce que j'en rencontre un qui me fasse tomber à mon tour.

Il sort. Tout le monde sort, excepté Catherine.

SCENE IV.

CATHERINE, seule, avec fureur.

Ah! cela serait déjà venu, mylord, si le jeune homme était resté près du vieillard... le fils aurait vengé le père... Insensée! il me les aurait tués tous les deux. S'il avait cédé à mes prières, s'il était resté près de moi, à cette heure, je me verrais arracher mon fils avec mon époux... *(Avec rage.)* Et je suis là, moi, la femme du martyr, et je ne puis rien, je suis sans force et sans armes: rien ni pour le défendre, ni pour le venger, rien! Oh! c'est affreux, affreux!...

Entre Pattiesson, suivi de quelques bourgeois.

SCENE V

CATHERINE, PATTIËSSON, QUELQUES BOURGEOIS, puis WILKINS.

PATTIËSSON, au fond du théâtre, aux autres bourgeois.

Cherchons bien, elle ne peut être loin d'ici... *(Appelant avec précaution.)* Mistress Catherine Warbeck!... mistress Warbeck!

CATHERINE.

Qui m'appelle?

PATTIÉSSON, *l'apercevant.*

Ah! Dieu soit loué! nous vous trouvons enfin.

Ils s'approchent tous avec mystère et précaution.

CATHERINE, *frémissant.*

Oh! je comprends, mes a... mes bons amis; il n'y a pas de consolation pour moi... la pauvre veuve n'a plus d'espoir qu'en Dieu.

PATTIÉSSON.

C'est mieux que ça qui nous amène, mistress; c'est peut-être le salut de votre mari.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

PATTIÉSSON.

Que nous ne pouvons souffrir qu'on assassine ainsi sous nos yeux notre vénérable concitoyen; que tous ceux qui sont ici ont juré comme moi de sauver Samuel Warbeck ou de le venger.

CATHERINE

Ah! vous êtes de braves Irlandais... courons, s'il en est temps encore!

PATTIÉSSON.

Ils n'en sont qu'à ce qu'ils appellent l'amende honorable. Dès que le cortège se sera remis en marche, nous l'attaquerons à l'improviste, et...

WILKINS, *entrant précipitamment, avec mystère.*

Ils reviennent vers le lieu de l'exécution.

CATHERINE, *vivement.*

Courons, messieurs, et que Dieu nous conduise!

Ils sortent tous.

SCENE VI.

PERKINS, LA SENTINELLE, *sur le rempart;*
puis LE GARDIEN *de la poterne.*

PERKINS, *dans la campagne.*

Holé!... hé!... gens du rempart, faites ouvrir la poterne.

LA SENTINELLE.

On n'entre pas à cette heure.

PERKINS.

J'ai une lettre de passe.

LA SENTINELLE, *se tournant vers la scène.*

Oh! maître Jean, venez ouvrir la poterne.

LE GARDIEN.

On y va! on y va!

Il vient ouvrir la poterne. Perkins entre, il la referme.

PERKINS, *lui montrant un papier.*

Voyez, maître Jean... scellé du grand sceau d'York et de Bourgogne, signé de madame la duchesse Marguerite elle-même.

LE GARDIEN, *après avoir lu.*

Parfaitement en règle, messire... Eh! mais quelles nouvelles de l'armée? car vous paraissez revenir de là.

PERKINS.

Mauvaises, maître Jean... il n'y a plus d'armée.

LE GARDIEN.

Vraiment!

PERKINS.

M. de Warwick est tombé au pouvoir du roi Henry; mais en attendant, il ne faut pas moins continuer d'exécuter les ordres de ceux qui sont encore nos maîtres.

LE GARDIEN.

C'est trop juste.

PERKINS.

Or, voici en quoi cela vous regarde. Je précède de quelques instans une noble fugitive accompagnée d'un seul page; échappée au massacre des siens, elle vient se mettre en sûreté derrière nos remparts. Vous allez vous tenir prêt à lui ouvrir la poterne.

LE GARDIEN.

Ne peut-on savoir le nom de cette noble dame?

PERKINS.

C'est sa grâce madame la duchesse Marguerite d'York en personne.

LE GARDIEN.

J'obéirai, messire.

PERKINS.

Mais ici, maître, quoi de nouveau?

LE GARDIEN.

Rien que de triste, messire, de bien triste.

PERKINS.

Qu'est-il donc arrivé?

LE GARDIEN.

Vous le saurez assez tôt, messire Perkins Warbeck.

Il rentre chez lui.

SCENE VII.

PERKINS, *seul.*

Cet homme m'a dit cela d'une façon étrange. Quel sinistre événement?... sans doute ils savent déjà la défaite de Stoke, et elle remplit de consternation cette ville de Dublin, toute dévouée à la Rose-Blanche. Oui, Lancastre a terrassé York. C'est un désastre irréparable: en d'autres temps, je m'en aurais réjoui, car mon père appartenait à la cause de Henry de Lancastre; et moi, étranger à tous ces intérêts de cour, je suivais le parti de mon père; mais l'amour d'une jeune fille me rattache à la cause des vaincus; j'en ai fait le serment au lit de mort de mylord Swart, quand ce noble gentilhomme irrité était près de me mourir, moi, homme obscur et sans nom, qui lui avais ravi le cœur de sa fille. Ah! vous me pardonnerez, mon père, et quand je vous aurai pressé dans mes bras, vous permettrez que je vous quitte une fois encore pour voler auprès de celle qui est mon épouse devant Dieu, qui le sera bientôt devant les hommes. D'ailleurs, la rencontre que j'ai faite sur la route doit me porter bonheur. (*On entend le bruit d'un combat dans la coulisse; cris: cliquetis d'armes; quelques coups de feu.*) Qu'est-ce que cela?

CRIS, dans la coulisse.

A mort les Lancastricns!

PERKINS.

Le bruit d'une bataille. (*Il va voir.*) Ici comme partout, Yorck et Lancastrc en sont aux mains.

CRIS.

Tue, tue, pas de quartier.

PERKINS

Cette fois, la fortune ne favorise pas la Rose Rouge... mais mon père n'a pu manquer à son poste, peut-être a-t-il besoin de mon aide.

Fausse sortie, quelques fuyards entrent.

SCENE VIII.

PERKINS, CATHERINE, PATTIÉSSON,
WILKINS, BOURGEOIS, mis en fuite.

CATHERINE, se précipitant en scène.

Une épée... une épée...

PERKINS.

Ma mère!

CATHERINE, sans le voir.

Arrêtez, ne fuyez pas; tout n'est pas perdu sans ressource... une épée... une épée.

PERKINS.

Ma mère... qu'y a-t-il donc? ma mère!

CATHERINE, le regardant d'un air égaré.

C'est lui, c'est Lincoln... Lincoln le meurtrier.

PERKINS.

Ma mère, revenez à vous.

CATHERINE.

Lincoln, qui a fait condamner mon pauvre Samuel comme traître et sorcier, pour ne pas lui payer sa dette.

PERKINS.

Que dit-elle?

CATHERINE.

Qui maintenant va faire souffleter Samuel, le plus noble, le plus vertueux d'entre vous, par la main du bourreau.

PERKINS.

Horreur!

CATHERINE.

Qui va le faire pendre ensuite, et consumer son cadavre sur un bûcher, pour en jeter la cendre au vent.

PERKINS, la prenant dans ses bras.

Ah! mais c'est le délire, n'est-ce pas... c'est le délire?

LE BOURREAU, dans la coulisse.

Samuel Warbeck, traître et sorcier; juif immonde, je te soufflette comme jadis tes aïeux ont souffletté notre divin Seigneur.

Catherine pousse un cri, et tombe évanouie dans les bras de Perkins.

PERKINS, d'une voix tonnante.

Emportez cette femme! (*Pattiesson et quelques*

hommes emportent Catherine dans la maison à gauche. Perkins mettant l'épée à la main.) Une épée... une épée... pour tuer Lincoln... La voilà... suivez-moi tous.

Fausse sortie.

LE BOURREAU, dans la coulisse.

Peuple de Dublip, remerciez Dieu, justice es faite.

PERKINS, s'arrêtant.

Justice est faite... Ah! tout est fini... vengeance maintenant... vengeance... à nous deux, comte de Lincoln... Je ne te connais pas encore; mais la rage guidera mon bras.

PATTIÉSSON, entrant

Oh! Perkins... votre mère...

PERKINS.

Eh bien! ma mère...

PATTIÉSSON.

Rien ne peut la rappeler à la vie.

PERKINS.

Morte aussi, morte! ah! vengeance... vengeance!

SCENE IX.

PERKINS, MARGUERITE, CHARLES, ensuite
LE GARDIEN.

CHARLES, dans la campagne.

Ohé, gens du rempart! faites ouvrir la poterne à sa grâce madame la duchesse Marguerite d'Yorck.

Le Gardien sort de chez lui, et va ouvrir la poterne.

PERKINS, à lui-même.

La duchesse Marguerite! elle qui me doit la vie... C'est une grande et généreuse princesse... je vais lui demander pour récompense de venger les deux vieillards: si elle me refuse, eh bien, je partirai pour accomplir ma tâche de fils et assouvir ma haine contre l'assassin... je partirai, n'ayant plus rien sur la terre que le souvenir de Marie... mon amour perdu maintenant...

Il remet son épée dans le fourreau, pendant ce dialogue, Marguerite est entrée avec Charles.

MARGUERITE, au fond du théâtre.

Grâce à Dieu, nous voici enfin à l'abri derrière de bonnes murailles... Mais que veut dire ceci? Personne pour nous recevoir! M. de Lincoln ignorerait-il notre venue?

LE GARDIEN.

Madame, il assiste en ce moment à l'exécution d'un juif.

PERKINS, s'avançant.

Madame, il assiste en ce moment à l'assassinat de mon père.

MARGUERITE, effrayée.

Qui est là?

PERKINS.

Celui qui vous a rencontrée sur la route environnée d'ennemis, tous vos gens tués, un seul

père restant à combattre près de vous... celui dont le bras a été assez heureux pour vous tirer de ce péril, et qui ne s'attendait pas à venir sitôt vous demander son salaire.

MARGUERITE, *très-agitée.*

Vous, mon libérateur... quoi, c'est vous? (*A Charles et au Gardien.*) Laissez-mous.

Ils sortent.

SCÈNE X.

PERKINS, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Parlez sans crainte, messire... vous avez droit de tout attendre de ma reconnaissance. Vous disiez que M. de Lincoln...

PERKINS.

Est un infâme qui a fait tuer lâchement mon père pendant mon absence.

MARGUERITE, *à part.*

Où quelle merveilleuse ressemblance!

PERKINS.

Ma mère est morte aussi, morte de douteur sous mes yeux...

MARGUERITE, *à part.*

Même taille, même visage... plus je l'examine, plus j'en suis frappée; si je n'étais certaine moi-même que l'enfant n'a été que trop bien assassiné, je pourrais croire... mais ceux qui ne savent pas comme moi! mais la foute! Quel projet!

PERKINS.

C'est justice que je vous demande à genoux, madame, et vous ne me répondez pas!

MARGUERITE.

Relevez-vous, relevez-vous... nous ne voulons

pas vous souffrir à nos pieds, vous qui leviez si haut le bras pour nous d'attendre... Relevez-vous, messire: c'est en effet justice que nous vous ferons.

PERKINS.

Justice du comte de Lincoln... c'est-à-dire son nom flétri par le bourreau comme il a fait flétrir le nom de mon père, son cadavre au haut d'un gibet comme il y a attaché le cadavre de mon père? c'est bien là ce que vous ferez, madame!

MARGUERITE.

Je le ferai.

PERKINS.

Oh! alors, prenez mon sang; c'est le sang de votre plus dévoué serviteur... prenez mon ame; c'est l'ame de votre ami le plus fidèle.

MARGUERITE.

A moi donc votre sang, messire... à moi votre ame...

PERKINS.

Et en échange la vie et l'honneur du meurtrier de mon père?

MARGUERITE.

Vous l'aurez. (*Étendant la main.*) Sur l'ame du duc Charles de Bourgogne, mon illustre époux, qui fut un noble prince, un preux chevalier, je le jure. Je serai maîtresse du temps et du lieu. Vous allez partir pour Londres: vous y recevrez les instructions de notre ami dévoué lord Stanley, et vous y resterez jusqu'à ce que je vous rappelle auprès de moi, à Cassel, où j'irai tenir ma cour.

LE PEUPLE, *dans la coulisse.*

Au feu, au feu, le juif!

PERKINS, *étendant la main.*

A vous duchesse Marguerite d'York, je jure d'obéir aveuglément en quoi que ce soit... je le jure devant la flamme du bûcher de mon père.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

L'oratoire de Marguerite. Porte au fond très-large, et restant ouverte; derrière, une galerie transversale. Deux petites portes latérales. Celle de droite de l'acteur donnant sur l'appartement de Marguerite, celle de gauche sur un passage dérobé. Sur l'avant-scène, à droite, une petite table sur laquelle des flambeaux, divers papiers, un timbre et un marteau d'argent. À gauche, un prie-Dieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINCOLN, CLIFFORD, MARGUERITE,
QUELQUES SEIGNEURS.

MARGUERITE, *posant les papiers sur la table.*

Vous le voyez, messieurs, le salut de la vieille Angleterre est une fois encore remis entre nos mains, et la dernière espérance de la maison d'York se réfugie à notre cour de Cassel; bientôt peut-être, comme au temps du roi Édouard IV, nous pourrons lever haut la tête jusque dans Westminster; et il nous reste dans Londres et ailleurs des amis chauds et puissans qui, pousse-

ront notre cri de guerre aussi bravement que nous-mêmes.

CLIFFORD.

Comptez sur notre zèle, madame; avec eux ou sans eux, nous saurons bien reconquérir le trône d'Angleterre pour votre neveu Richard.

MARGUERITE, *aux autres.*

Maintenant que vous connaissez le but et les moyens, il ne vous reste plus qu'à connaître l'homme; retrouvez vous ici à l'aube du jour; nous vous satisferons sur ce dernier point; car nous avons pensé que nous vous devions, à vous, mes nobles seigneurs, qui êtes nos dévoués, de

vous le faire voir tel que nous l'allons voir nous-mêmes obscur et inconnu, avant de vous le montrer roi et conquérant avec l'aide de Dieu le trône de ses ancêtres; à l'aube du jour, nos fidèles, n'oubliez pas.

Tous sortent par le fond, excepté Lincoln et Marguerite.

SCÈNE II.

MARGUERITE, LINCOLN.

LINCOLN.

Madame, est-ce un projet bien arrêté que le vôtre?

MARGUERITE.

Pourquoi cette question, monsieur le comte?

LINCOLN.

C'est que dans toutes les parties, les joueurs habiles se ménagent d'ordinaire une porte de salut, et je vois pas quelle issue vous trouverez dans celle-ci.

MARGUERITE.

Et qui vous fait croire que nous perdrons? Ne suis-je pas Marguerite d'Yorck, la duchesse d'Anjou, sœur du roi Édouard IV, veuve de Charles-le-Téméraire? n'ai-je pas dans mes intérêts, outre nos amis de Londres, l'Irlande, l'Écosse, la France? et enfin n'est-ce pas pour le fils légitime du roi Édouard IV que nous combattons?... pour le noble duc d'Yorck, échappé par miracle au poignard des assassins?

LINCOLN.

C'est là chose facile à persuader à vos seigneurs flamands, ou même aux Anglais qui avec vous ont quitté l'Angleterre depuis vingt ans; mais espérez-vous, ma noble tante, que ceux qui étaient à Londres en l'année 1492 seront aussi aisés à convaincre? Tous, ils sont trop persuadés que Gloucester n'était pas homme à s'arrêter sur la moitié d'un meurtre, et que ceux qu'il employait n'étaient pas gens à se laisser effrayer par le sang rosé d'un enfant. La tour du Louvre toute la première, pensez-vous donc qu'elle entrera de bonne foi dans cette cause, et qu'elle se fera scrupule de vous abandonner dès que sa politique la ramènera vers le Tudor?

MARGUERITE.

Peut-être avez-vous raison, mylord, et en effet il serait bon que nous eussions à la cour de France un des nôtres qui veillât à nos intérêts. Beau neveu, c'est vous que nous changerons de ce soin.

LINCOLN.

Quoi! ma noble tante, une disgrâce, parce que je vous parle en parent dévoué?

MARGUERITE.

Ce n'est pas une disgrâce, c'est une mission de confiance, et pour vous rassurer... comte, nous

possédons à Cassel, depuis quelques mois, une jeune fille que vous aimez.

LINCOLN.

Miss Marie Swart.

MARGUERITE.

Vous savez que son père, partisan dévoué de la Rose-Blanche, est mort prosaïte dans le comté de Sussex, et que, par un dernier ordre comié au plus discret de ses serviteurs, il m'a envoyé ma jeune filleute, en me transmettant tous ses droits sur elle.

LINCOLN.

Oh! l'épouser serait le bonheur de ma vie, et les soins dont je l'entoure prouvent assez ma tendresse, que ne peuvent même rebuter ses froideurs.

MARGUERITE.

Vous ne partirez en France qu'après avoir épousé miss Marie.

LINCOLN.

Voilà, madame, une galante manière de me prouver que je n'ai pas perdu votre amitié: vous pouvez compter sur moi, et en quel lieu qu'il vous plaise de m'envoyer, je vous jure de crier plus haut que tous les autres que le jeune homme couronné par ma souveraine est bien le prince Richard d'Yorck, par la grâce de Dieu, Richard IV, roi d'Angleterre.

Il sort par le fond.

SCÈNE III.

MARGUERITE, seule.

Oui, oui, vous partirez, beau neveu, si clairvoyant et si hardi, nous vous haïrionnerons par ce mariage! Oui, oui, vous partirez, vous, son ennemi; vous, le persécuteur de sa famille... Je ne veux pas que sa haine vous retrouve ici près de moi; je veux fermer son cœur à la vengeance pour l'ouvrir tout entier à l'ambition... Que dis-je? est-ce bien là le sentiment que je voudrais réveiller dans son ame... Oh! j'ai honte de me l'avouer à moi-même: depuis le jour où il m'apparut défendant ma vie, criant vengeance sur le corps de son père, depuis ce jour, je l'ai là, devant les yeux; Dieu n'a pas eu pitié de mes efforts, et sans relâche, pendant une année, il a terrassé mon orgueil en lutte avec ma folle passion! moi, princesse souveraine, moi, presque reine, j'aime ce jeune homme, sans nom et sans patrie; ce fils de juif, je l'aime! je veux le revoir, et cette machination qui va fermer trois royaumes n'est qu'un magnifique prétexte pour le ramener près de moi. Oh! j'en ferai un roi! j'en ferai le vengeur du grand nom d'Yorck, et puis après, je lui dirai que je l'aime, que pendant une année qu'il a passée loin de moi, pauvre et obscur, errant dans cette Angleterre qui lui réserve un trône, je l'ai pleuré vous cause, et n'a

trouvé de bonheur que dans les illusions qui me rendaient son image; oh! la reconnaissance me fera aimer en retour. Déjà il a consenti à se prêter à mes projets; déjà il sait que nous avons de puissans amis à Londres, et jusque dans les conseils de Henry VII : il a vu Stanley, il en a reçu un message; protégé dans sa fuite, il a trouvé en débarquant une escorte qui a dû le conduire près d'ici. Oui, je veux lui parler la première, sans témoins; je vais le voir; le voir!... à cette pensée, comme mon cœur bat! comme mon front brûle! je vais le voir!

Elle frappe le timbre avec le marteau. Charles sort de son appartement.

SCENE IV.

CHARLES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Écoute, enfant : tu m'es dévoué?

CHARLES.

Ne suis-je pas votre filleul, ainsi que la belle Marie Swart?

MARGUERITE.

Tu connais la taverné de Nicolas Forster?

CHARLES.

Oui, madame, à quelques pas d'ici.

MARGUERITE.

Tu vas t'y rendre; tu la feras ouvrir en mon nom; tu y trouveras un jeune homme... Tu demanderas à ce jeune homme s'il est chargé d'un message pour moi, et s'il te répond oui, tu me l'amèneras le plus secrètement possible... Je compte sur ton zèle et ta discrétion; tu seras récompensé au retour.

Elle rentre dans son appartement.

SCENE V.

CHARLES, seul.

Récompensé, dit-elle?... oui, comme à l'ordinaire, par quelque bagatelle... Ah! quand donc n'aurai-je plus seize ans, et deviendrai-je écuyer? Alors, on ne vous paie plus en telle monnaie; mais en bons écus au soleil, et vous avez le droit de boire, de jouer, de faire tapage, et de rendre mieux que des coups de poing aux truands qui vous insultent; puis alors, on peut déclarer sans trembler son amour à la dame de ses pensées, tandis qu'un pauvre page... Oh! miss Marie! miss Marie!... C'est elle!

SCENE VI.

CHARLES, MARIE.

MARIE, sortant de l'appartement de Marguerite.

Ah! c'est toi, Charles?

CHARLES.

Si je vous importune, miss Marie, je m'éloigne.

MARIE.

Demeure un moment : tu n'es pas un étranger pour moi... C'est toi, qui, le premier dans cette cour, m'as montré un visage ami et un cœur dévoué; aussi t'ai-je donné toute la confiance que ton âge pouvait recevoir.

CHARLES.

Et j'ai tâché de m'en montrer digne... Hélas! pourquoi n'ai-je pas de plus heureuses nouvelles à vous annoncer?... Ce jeune homme qui vous inspire tant d'intérêt...

MARIE.

Eh bien?

CHARLES.

Mon frère s'est rendu à Dublin pour s'informer de lui; mais depuis un an il n'y a pas reparu.

MARIE.

Qu'est-il devenu?

CHARLES.

On l'ignore.

MARIE.

Depuis que Marguerite m'a fait quitter précipitamment le comté de Sussex, après la mort de mon père, rien n'a pu m'apprendre quelle retraite il a choisie, si le ciel permet qu'il existe encore.

CHARLES.

Vous l'aimez bien?

MARIE.

Dieu le sait!

CHARLES.

Qu'il est heureux!

MARIE.

Que dites-vous?

CHARLES.

Rien... oh! rien... Il ne faut pas faire attention à mes paroles... Je vous quitte pour remplir tout près d'ici une commission d'une grande importance... Je crois qu'il s'agit de ce prince échappé autrefois à ses assassins... M^{me} Marguerite l'attend... Elle ne vous l'a pas dit peut-être; mais moi, je vous dis tout, je vous suis si attaché!... Comptez toujours sur moi... Adieu!

SCENE VII.

MARIE, seule.

Fasse le ciel qu'il n'encoure jamais la colère de cette femme impérieuse!... J'entends encore ses paroles : « Ma fille, me disait-elle, je veux aujourd'hui assurer le bonheur de toute ta vie, en te choisissant un époux digne de toi... » Me marier à Lincoln... moi, dont le ciel a reçu les sermens!... moi, qui ai donné mon cœur et ma vie à celui qui s'était dévoué pour le salut de mon père et pour le mien!... Ah! je n'ai vécu

jusqu'ici que dans l'espérance de le revoir!... Que faire?... Dois-je tout avouer? dois-je fuir?... Ah! la proscription comme autrefois, avec lui, ce serait le bonheur; mais seule, mais livrée aux regrets, au désespoir!... (*Elle s'agenouille sur le prie-Dieu.*) O mon père! si du haut du ciel, c'est un châtiment que vous m'infligez pour avoir apostasié votre noblesse, pardon, pardon, mon père!... J'ai déjà expié ma faute par un martyr assez terrible; et penser que je ne le reverrais plus, ce serait une douleur qui suffirait bientôt pour consumer ma vie!

Elle reste absorbée.

SCENE VIII.

MARIE, CHARLES et PERKINS, au fond.

PERKINS.

Arrête, enfant, n'aperçois-tu pas quelqu'un dans cet oratoire?

CHARLES.

Suivez-moi sans rien craindre, messire, madame Marguerite vous attend.

PERKINS.

Quelle est cette femme?

CHARLES.

C'est miss Marie Swart.

PERKINS.

Miss Marie!... écoute, beau page, ta commission est terminée.

CHARLES.

Pourtant son altesse...

PERKINS.

Je la verrai tout-à-l'heure, prends cet écu d'or, et laisse-moi.

Charles sort.

SCENE IX.

MARIE, PERKINS.

MARIE, sans le voir.

Oh! Perkins, Perkins, pourquoi t'ai-je quitté sans mourir?

PERKINS, s'avançant.

Pour me revoir aujourd'hui, Marie, plus noble, et plus digne de toi.

MARIE.

C'est lui!

PERKINS.

Marie!

Ils s'embrassent.

MARIE.

Quel bonheur! puis-je y croire? lui que je pleurais! Oui, vois ces larmes, c'était pour toi! O mon ami! Dieu m'a entendue, et c'est lui qui t'en-voie.

PERKINS.

Je te savais au palais de Marguerite.

MARIE.

Est-ce bien toi?

PERKINS.

Moi, qui viens te délivrer, ange captif, et venger le martyr de mon père.

MARIE.

Que veux-tu dire?

PERKINS.

Nous ne nous quitterons plus maintenant; encore un jour, et notre amour ne sera plus un secret pour personne, il n'y aura plus de proscription pour la fille du brave lord Swart; bientôt vous rentrerez, majestueuse et adorée, dans Londres, où je vous ferai plus noble que vous ne l'êtes déjà, où je vous ferai reine enfin!...

MARIE.

Reine!...

PERKINS.

Comme je serai roi d'Angleterre! Oh! quand Lincoln fit condamner mon père, comme traître et sorcier, afin de ne pas lui restituer l'argent qu'il lui devait...

MARIE.

Que dis-tu?

PERKINS.

Certes, il ne se doutait guère qu'il retrouverait sitôt, dans le fils déshonoré et banni, un héritier en état de revendiquer la dette paternelle, non plus la dette d'argent, mais la dette d'honneur et de sang, un vengeur qui ne lui ferait grâce ni d'une flétrissure, ni d'un supplice. Ah! Lincoln! Lincoln! toi-même tu me reconnaitras pour ton roi, et ma première œuvre sera de punir l'assassin de mon père!

MARIE.

Quoi, c'est vous! ce prétendant, c'est vous!... vous un nouveau Simnel! Oh! quand on racontait les merveilles du duc Richard ressuscité, j'aurais dû me souvenir de votre ressemblance avec lui!

PERKINS.

N'est-ce pas que je lui ressemble à ce duc Richard, et que la reine Elisabeth, sa mère, s'y méprendrait elle-même? Et je lui ressemblerai d'ame comme je lui ressemble de visage; je serai noble comme il aurait été, je ferai les grandes choses qu'il aurait faites!... Ils m'ont laissé nu sur le bûcher de mon père, eh bien! moi, je vais chercher pour me couvrir un manteau de prince dans un cercueil; ils m'ont dépouillé de mon nom et de mon héritage, eh bien! moi, je me revêts du nom et de l'héritage d'un fils de roi! Miss Marie Swart, c'est à cette heure que votre père qui est près de Dieu vous pardonne d'être descendue jusqu'au bourgeois: car le bourgeois va gagner un blason plus noble que celui du plus noble gentilhomme.

MARIE.

Non, Perkins; ni mon père ni le vôtre ne vous pardonneraient ce sacrilège. O mon Perkins, vous n'entrez pas dans cette route; c'est le chemin de l'infamie.

PERKINS.

L'infamie ! qui donc oserait m'appeler infâme, quand la seule femme qui en aurait le droit, quand ma mère est dans la tombe.

MARIE.

Ils vous tueront !... comme l'autre, vous serez vaincu, et ceux qui vous auront appelé dans le piège seront les premiers à vous abandonner ; on jette en pâture au vainqueur celui qu'on aurait couronné sans sa défaite... mais je te répète qu'ils te tueront ; il te tuera, lui, Lincoln, s'il ne peut te perdre, il t'assassinera, car il est deux fois ton ennemi, il est ton rival.

PERKINS.

Lincoln ! mon rival !...

MARIE.

Qu'ai-je dit !

PERKINS.

Lincoln mon rival !... Encore tout dégouttant du sang de mon père, il a osé adresser un mot d'amour à celle qui est ma femme !... Oh ! mais je ne serai jamais assez fort pour me venger, je ne pourrai jamais inventer assez de tortures pour lui faire expier chacun de ses forfaits.

MARIE.

Cette lutte !... c'est cette lutte entre toi et lui qui me glace d'effroi ; c'est cette lutte que j'empêcherai, dussé-je vous séparer en m'offrant à vos coups !... (*Elle tombe à ses genoux.*) Mon bien-aimé, je t'en conjure à genoux, laisse-moi te sauver.

PERKINS, voulant la relever.

Marie !

MARIE.

Oh ! je ne me relèverai que pour embrasser un front sans couronne.

PERKINS.

Tous les obstacles que les hommes me jetteront, hochets que je briserais !... mais les larmes d'une femme, de cette femme que j'aime !...

MARIE.

Ah ! tu cèdes enfin.

PERKINS.

Relève-toi !

Il la prend dans ses bras.

SCENE X.

LES MÊMES, LINCOLN, CLIFFORD, SEIGNEURS.

LINCOLN, entrant furieux, et suivi de tous.

Marie, quel est cet homme ?

Perkins et Marie se relèvent.

MARIE.

O ciel ! Lincoln !

PERKINS.

Lui !

LINCOLN.

L'offense a eu lieu devant vous, messieurs, la réparation aura lieu devant vous.

Il met l'épée à la main.

PERKINS, de même.

Bien, mylord, c'est ainsi que je l'entends.

MARIE.

Messeigneurs, empêchez ce duel ! *

LINCOLN.

Un duel ! dites un châtiement.

CLIFFORD, à Lincoln.

Y pensez-vous, mylord ? Dans le palais de la duchesse !

LINCOLN.

C'est juste. (*A Perkins.*) Sortons !

CLIFFORD, à Lincoln.

Monseigneur, savez-vous s'il est digne...

LINCOLN.

Vous avez raison, je ne daignerai le châtier moi-même qu'après qu'il m'aura dit son nom.

PERKINS.

Et si je ne te le dis pas ?...

LINCOLN.

Je te traiterai comme le mérite ton costume.

PERKINS.

Faites donc si vous l'osez, monseigneur ; car vous ne saurez pas qui je suis.

MARIE, à Perkins.

Oh ! je vous en supplie.

LINCOLN.

Eh bien ! reçois ceci, drôle ; c'est le seul châtiement que j'inflige aux bourgeois insolents.

Il lève son épée pour le frapper du plat.

CLIFFORD, le retenant.

Mylord !

MARIE.

Grand Dieu !

PERKINS.

Mylord, le bourgeois va te rendre du tranchant pour du plat !

MARIE.

Par grâce, arrêtez-les !

Plusieurs seigneurs désarment Perkins.

SCENE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE, sortant de son appartement.

MARGUERITE.

Que signifie tout ce bruit ?

LINCOLN.

Rien, madame, un manant dont j'ai voulu punir l'insolence.

PERKINS, s'approchant d'elle**.

Il a levé le bras sur moi, madame ; justice !

MARGUERITE, à part.

Grand Dieu ! que vois-je ? (*Haut.*) Messieurs, mylord comte, ce jeune homme est aussi noble que vous.

LINCOLN.

En ce cas, Dieu soit loué ! que son épée se croise avec la mienne.

* Perkins, Marie, Clifford, Lincoln.

** Marie, Perkins, Marguerite, Lincoln, Clifford.

MARGUERITE.

Arrêtez!... vous lui devez respect, obéissance!

LINCOLN.

A lui!

MARGUERITE.

Courbez la tête, et prosternez-vous tous devant
e duc d'Yorck.

LINCOLN, avec rage.

Le duc!

CLIFFORD, et tous les seigneurs.

Le roi Richard?

MARIE, bas à Perkins.

C'est maintenant qu'il faut fuir.

PERKINS, bas.

Silence, femme! il est trop tard... et puisque
Dieu le veut... (Haut.) Voici la preuve, madame,
de la vérité de vos paroles.

Il lui remet une lettre.

MARGUERITE, bas.

La lettre de Stanley!

PERKINS, haut.

Oui, mylord, je suis le duc Richard d'Yorck, et
je reçois vos hommages pour les mettre aux pieds
de ma noble tante, je ne reprends ce nom que
pour en être digne. Vous tous, partisans de la mai-
son d'Yorck, vos griets, vos droits, vos vengeances
ont trouvé un protecteur; me voilà pour com-
battre à votre tête, pour vous ramener au sein de
la patrie, pour briser les chaînes d'un peuple op-
primé, et pour faire triompher la justice de Dieu.

MARGUERITE, à part.

Il m'appartient enfin!

PERKINS.

Gloire à la bonne cause, messieurs, victoire à la
Rose-Blanché!

TOUS.

Victoire à la Rose-Blanche.

ACTE DEUXIEME.

Une salle dans le château, ouverte au fond et terminée par une galerie transversale. Deux portes latérales au troisième
plan. A gauche du public, au deuxième plan, le trône ducal. Au premier plan à droite, une porte secrète.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, debout sur les marches du trône,
une couronne d'or à la main; PERKINS age-
nouillé devant le trône; au fond, jusque dans la
galerie, sont rangés en demi-cerclé LES SEI-
GNEURS, parmi lesquels LINCOLN et CLIF-
FORD, au fond, des gardes sur l'avant-scène
en-deçà du trône, MARIE et LES FEMMES de
Marguerite. Au pied du trône entre Perkins et les
Seigneurs, CHARLES et LES PAGES.MARGUERITE, posant la couronne sur la tête de
Perkins.Au nom du Dieu vivant et de monseigneur
Saint-Georges, Richard d'Yorck, je te salue roi
d'Angleterre.

Elle s'assied.

PERKINS, se relevant.

Au nom du Dieu vivant et de monseigneur
Saint-Georges, moi, Richard d'Yorck, je jure de
ne rendre qu'à Dieu cette couronne, qui est celle
de mon père. (Aux Seigneurs.) Messieurs, des
aujourd'hui, nous renouvellerons ce serment sur
lesaint Évangile, et nous recevrons en même temps
celui de nos amis et fidèles sujets. Maintenant,
nous regardons comme notre premier devoir de
vous faire connaître à tous de quelle manière le
roi Richard IV pratique la vengeance envers ses
ennemis. Comte de Lincoln, approchez.

MARIE, à part.

Que va-t-il faire?

PERKINS.

Votre épée, mylord?

LINCOLN.

Mon épée!

Plusieurs seigneurs se rangent en murmurant du côté de
Lincoln, Marguerite descend du trône.

MARGUERITE.

Le roi vous a demandé votre épée, monsieur.
(Bas à Perkins.) Messire, ne vous faites pas sitôt
un si grand nombre d'ennemis; ne faites pas sortir
cette épée du fourreau, de peur qu'elle ne déchire
la pourpre à peine tissée de votre royauté!

PERKINS.

Comte, rendez-moi votre épée.

MARGUERITE.

Obéissez, comte. (Bas à Perkins.) Prenez garde,
messire, prenez garde, ce n'est pas ici que doit
commencer la guerre.

Lincoln a donné son épée à Perkins.

PERKINS.

Mylord, cette arme était indigne de vous, et
nous ne pouvions souffrir qu'elle restât plus long-
temps à votre côté. (Il brise l'épée.) Je brise
cette arme, et je la foule aux pieds comme un
instrument de félonie. (Mouvement parmi les Sei-
gneurs; il tire la sienne Mort.) Nous espérons
que vous voudrez bien accepter la nôtre en
échange, et que celle-là, vous ne la dirigerez ni
contre notre poitrine, ni contre notre visage.
(Lincoln prend l'épée dédaigneusement. Murmure
d'approbation parmi les Seigneurs.) Mylord,
comte de Lincoln, vous portez un nom que nous
ne prononcerons jamais sans nous rappeler que

c'est celui d'un homme qui nous a insulté publiquement ; je ne veux pas que tu gardes ce nom-là, sir Édouard : l'apanage de mon oncle Gloucester est demeuré vacant. A compter d'aujourd'hui, j'aurai pour traître envers moi quiconque l'appellera autrement que duc de Gloucester, ou le lord grand-chancelier.

TOUS LES SEIGNEURS.

Vive Richard !

PERKINS.

Maintenant, mon cousin, voulez-vous m'embrasser ?

LINCOLN.

Sire !...

PERKINS, *bas, l'attirant à lui.*

Mais embrasse-moi donc, mylord ; ne comprends-tu pas que c'est un baiser de mort que je veux te donner, comme c'est un nom d'assassin dont je viens de t'honorer ?...

LINCOLN, *bas à Perkins.*

Et je n'aurai garde, pour sûr, d'oublier l'un ou l'autre. (*Haut.*) Sire, permettez-moi donc d'embrasser une seconde fois votre grâce.

TOUS LES SEIGNEURS.

Vive Richard ! vive Richard !

MARGUERITE, *à part.*

Ce baiser couvre une haine à mort.

MARIE.

Oh ! déjà les dangers que j'avais prévus !

PERKINS, *bas à Marie.*

Rassurez-vous, Marie, et quoi qu'il puisse arriver... souvenez-vous, madame, que vous êtes reine d'Angleterre.

MARGUERITE, *à part.*

Que faire ?

PERKINS, *haut.*

La foule de nos partisans s'accroît d'heure en heure. Nous vous quittons, madame, pour aller rendre grâce à l'Éternel. (*À Lincoln.*) Beau cousin, venez-vous prier pour la gloire de l'Angleterre ?...

LINCOLN.

Et pour le bonheur de votre majesté.

MARGUERITE, *à part.*

Il faut éloigner Lincoln, ou tout est perdu. (*À Marie.*) Restez, miss, j'ai besoin de vous parler.

SCENE II.

MARIE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Cette nuit, vous n'avez daigné répondre que par des larmes à la proposition d'un mariage entre vous et mylord Lincoln : ce matin, en vertu des droits que je vous donne sur vous ma double qualité de souverain et de mère, je vous déclare que de nouveaux événements ont rendu cette union indispensable.

MARIE.

Indispensable !

MARGUERITE.

Ce n'est plus par des pleurs et par le silence que je prétends être accueillie ; c'est par le sou-

rire de la reconnaissance : j'exige de vous un consentement formel.

MARIE.

Et si je ne puis vous le donner, madame... si au contraire, j'ose vous demander grâce, en vous disant que je n'aime pas mylord Lincoln ?

MARGUERITE.

Tu ne l'aimes pas, enfant ! Oh ! c'est que Dieu t'a prise en pitié, puisqu'il te garde de ce poison de feu qui ronge tant de cœurs, et qu'on appelle l'amour... Oh ! non, tu ne l'aimes pas ! mais ce que je te demande c'est un dévouement de fille et de sujette, c'est d'assurer mon bonheur à moi, et de sauver peut-être la vie à ton souverain !

MARIE.

Sauver la vie au roi en épousant Lincoln ! vous vous trompez, madame.

MARGUERITE.

Écoute-moi, ma fille ; car je puis tout te confier, à toi, que j'ai choisie pour les sauver tous deux !... Je sens la nécessité de les séparer au plus tôt pour empêcher l'un de devenir traître et l'autre tyran ou victime. Je n'ai d'espoir qu'en toi pour dompter l'orgueil de lion de Lincoln ; il t'aime avec toute l'ardeur de son âme exaltée : je lui ai donné ma parole que cette nuit il te conduirait à l'autel, et lui m'a juré la sienne qu'avant demain vous seriez en chemin tous deux pour la cour du roi Charles VIII de France... Tout-à-l'heure, dans mon oratoire, il ira te chercher pour la cérémonie. A présent, me refuseras-tu de tenir ma promesse ?

MARIE.

Ah ! ne m'accusez pas d'ingratitude, vous, madame, qui m'avez recueillie orpheline et qui m'avez traitée comme votre enfant ; mais souffrez que la fille coupable confesse sa faute à sa mère... Si ce mariage était impossible ?

MARGUERITE.

Impossible !

MARIE.

Impossible : car j'en aime un autre comme j'aurais aimé mon frère, comme j'ai aimé mon père ; car cet autre a été mon sauveur, je me suis prosternée devant lui comme devant un envoyé du ciel... j'ai pleuré de reconnaissance à ses genoux, et il m'a relevée pour me presser sur son cœur... depuis ce jour, je n'ai plus connu d'autre bonheur que celui de le voir, d'autre chagrin que son absence... Ah ! vous voyez bien que ce mariage serait un sacrilège.

MARGUERITE.

Et quel est cet homme que vous aimez ainsi, miss ?

MARIE.

Pardonnez-moi !

MARGUERITE.

A l'insu de votre père ?

MARIE.

Oui, madame : car il n'était pas noble comme mon père.

MARGUERITE.

Et depuis ce temps, vous l'avez revu ?

MARIE.

Cette nuit même.

MARGUERITE.

Cette nuit!... Et quel est le nom de votre séducteur, miss?

MARIE.

Madame... (*A part.*) Pourquoi tremblé-je de lui faire cet aveu?

MARGUERITE.

Son nom... je veux savoir son nom.

MARIE.

Et de quel nom l'appellerai-je devant vous, madame, puisque vous l'avez flétri sous le sien, pour le faire roi sous un autre?

MARGUERITE, *éclatant.*

C'est lui!... quoi! c'est lui que tu aimes, malheureuse?...

MARGUERITE.

Pardonnez-moi, ma mère!

MARGUERITE.

Miss Marie, êtes-vous insensée?... Qu'avez-vous dit? Lui, Richard, votre roi!

MARIE.

Il n'était pas roi quand je l'ai aimé.

MARGUERITE.

L'aimer! toujours ce mot!... N'est-ce pas une pitié?... voilà la fille d'un petit gentilhomme qui prétend s'égalier à son souverain, à celui que j'ai fait mon maître!... Ah! malheur, malheur à toi, si tu as dit vrai!

CLIFFORD, *entrant.*

Madame...

MARGUERITE.

Que veut-on? qu'y a-t-il?

CLIFFORD.

Altesse, pardonnez à mon zèle; mais je ne sais si nous ne devons pas craindre quelque trahison contre mylord Richard.

MARIE.

Un danger!... pour lui!

MARGUERITE.

Sortez, miss; je veux être seule.

MARIE.

Mais, madame...

MARGUERITE.

Obéissez.

Marie sort.

SCENE III.

MARGUERITE, CLIFFORD.

MARGUERITE, *vivement.*

Qu'avez-vous dit, monsieur? une trahison, un danger!... expliquez-vous.

CLIFFORD.

Aux portes de ce palais, une femme âgée, misérablement vêtue, et traînant après elle un rassemblement de manans et d'ouvriers, demandait à haute voix qu'on la laissât entrer pour porter sa plainte à votre altesse.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cette femme?

CLIFFORD.

Une malheureuse que plusieurs de nos gens ont cru reconnaître... Depuis un an, on l'avait crue morte, et aujourd'hui elle paraît folle... Arrivée, dit-on, de Dublin, elle se promène par les rues, tantôt pleurant, tantôt menaçant avec colère... Objet d'étonnement et de pitié, elle parle tour à tour de son mari qu'elle a vu pendre et brûler, de son fils qu'on lui a enlevé...

MARGUERITE.

Son fils!... (*A part.*) Serait-ce, par hasard...?

CLIFFORD.

Et puis, elle mêle à ses plaintes le nom de Lincoln... le vôtre, madame, et celui d'un certain Perkins...

MARGUERITE, *à part.*Perkins!... c'est sa mère! sa mère, que lui aussi croyait morte... Oui, plus de doute... (*A Clifford.*) Et cette femme, qu'en avez-vous fait?

CLIFFORD.

Nos hallebardiers voulaient la chasser; mais, pour calmer le peuple qu'elle ameutait, je l'ai laissée libre... Elle s'est dirigée vers le grand escalier; et tenez, altesse, elle est arrivée jusque dans cette galerie.

MARGUERITE, *à part.*

Elle! sa mère! vivante et à demi folle!

CLIFFORD.

Votre altesse consent-elle à voir cette femme?

MARGUERITE, *avec agitation.*Non... mylord... non... pas encore... Qu'elle soit conduite dans cette partie de nos appartemens; surtout le plus grand secret!... que tout le monde ici... vous entendez, que tout le monde ignore la présence de cette femme... (*Le rappelant.*) Ah! dites à mylord Richard... (*Sereprenant.*) Mais d'abord, lorsque hier j'ai surpris Lincoln et lui, l'épée nue, dans mon oratoire... miss Marie, je crois, était présente...

CLIFFORD.

Elle était prosternée aux pieds du roi.

MARGUERITE.

A ses pieds? ..

CLIFFORD.

Elle semblait l'implorer.

MARGUERITE, *à part.*Oh! il la repoussait peut-être... (*A Clifford.*) Fort bien!... Dites à mylord Richard que la duchesse Marguerite, la première de ses sujettes, attend ici qu'il lui plaise de l'entendre.

SCENE IV.

MARGUERITE, *seule.*

S'il ne l'aimait pas!... O mon Dieu! faites qu'il ne l'aime pas!... ou j'aurais peur moi-même de ma vengeance... Le voici!... Arrière l'orgueil et la honte!... je saurai lire jusqu'au fond de son cœur.

* Clifford, Marguerite.

SCENE V.

MARGUERITE, PERKINS.

PERKINS, *s'inclinant.*

Madame, cette entrevue que vous m'avez demandée comme à un roi, je m'y suis rendu comme un serviteur dévoué et soumis, attendant, plein d'obéissance, ce que vous exigerez de mon zèle.

MARGUERITE.

Mylord, je vous ai pris de bas pour vous élever haut; je vous ai choisi parmi les derniers de mes sujets pour vous faire monter au-dessus de moi-même, parce que vous m'avez paru noble de cœur; vous avez consenti à tout, Dieu merci! Vous êtes ambitieux, mylord.

PERKINS.

Je le suis aujourd'hui, madame; mais il y a quelques mois encore je ne songeais pas à l'être; j'étais né pour des passions douces; mes premières années se sont écoulées dans le calme, et si le sort l'avait permis, ma vie se serait achevée dans quelque profession obscure et paisible, sans se mêler aux agitations des cours ni aux périls des camps. Mais Dieu en décida autrement: le supplice de mon père et la mort de ma pauvre mère excitèrent dans mon âme des orages furieux dont je n'avais point d'idée, un désir immodéré de vengeance m'aiguillonnait sans relâche; plus de repos, plus de but paisible à atteindre; mais une activité inquiète, des larmes de rage, et la soif du sang. Alors vos propositions me parvinrent, j'en fus frappé comme d'un miracle de la volonté céleste, qui m'offrait une vengeance contre l'assassin de mon père; j'acceptai sans autre idée, sans autre désir; l'éclat de la couronne n'avait pas encore ébloui mes yeux; mais quand j'approchai de ce trône que vous m'aviez préparé, quand je me vis à la tête de tant de nobles seigneurs, appelé en Angleterre par la voix d'un peuple opprimé, combien elle me parut belle, cette destinée d'un homme qui, par sa seule volonté, peut soulager tant de maux, faire bénir son nom par des milliers de voix, et faire glorifier son règne dans son siècle et dans la postérité! Oh! pour une mission si grande et si sainte, j'oubliai tout, mon devoir, mon pays et peut-être même ma vengeance, et je m'attachai à vous, ivre de joie et de reconnaissance! Oui, madame, vous l'avez dit: je suis ambitieux.

MARGUERITE.

Et je vous approuve, mylord: dans une telle entreprise, l'audace nous sauve du mépris, et le succès lavera l'imposture: entrez vainqueur à Londres, et vous serez le véritable Richard d'York. Laissez après vous un glorieux souvenir, et celui qui osera vous accuser auprès des siècles futurs passera pour un ennemi de l'humanité. Poursuivez donc votre tâche; mais tout n'est pas fait encore; il faut assurer votre fortune.

PERKINS.

Sans doute, madame; je ferai en sorte de conserver par les armes ce que j'aurai conquis par les armes.

MARGUERITE.

La chance des combats peut vous rester fidèle vingt ans, et vous trahir ensuite. Ne pensez-vous pas comme moi qu'une alliance avec quelque noble maison cimenterait bien mieux la paix de l'Angleterre?

PERKINS.

Moi, madame, contracter une telle alliance?

MARGUERITE.

Est-ce que, dans toute l'Europe chrétienne, vous désespérez de trouver une main digne de la vôtre?

PERKINS.

Chaque prince eût-il un trône nouveau à m'offrir avec sa fille, je refuserais, madame; c'est un spectacle hideux à voir, et que je ne donnerai pas moi-même, que ces marchés de rois qui se vendent les uns aux autres une femme pour une couronne, et qui sacrifient sans pitié un cœur à une province.

MARGUERITE, *à voix basse.*

Oui, tu parles bien; oui, Richard, rejette l'alliance étrangère... l'Angleterre elle-même, dans sa maison royale, peut t'offrir une noble épouse, parente ou non, qu'importe? Rome n'est-elle pas là, pour annuler les liens du sang?... Une femme maîtresse de ton secret et intéressée à le garder, qui admirerait tes rares qualités et mettrait sa politique au service de tes nobles desseins, une femme qui aurait partagé tes périls, tes craintes et tes espérances, et qui, plus fière de toi que si tu fusses né sur le trône, ne demanderait à ta reconnaissance qu'une seule faveur, celle de t'aimer; qu'un seul titre, celui de ta sujette! ..

PERKINS, *à part.*

Qu'ai-je entendu, grand Dieu!

MARGUERITE.

Alors, jeune roi, deviné, compris par une âme égale à la tienne, prévenu par son obéissance, tu réalises tous tes rêves de grandeur, de gloire et de vengeance.

PERKINS.

Madame...

MARGUERITE.

Ah! ne réponds pas encore... réfléchis, prends une heure, un jour, si tu le veux.

PERKINS.

Non madame, je dois parler à l'instant même; j'ignore... et vous me laisserez ignorer quelle noble dame de la maison d'York daignerait descendre de son rang pour s'unir à un aventurier: c'est un sacrifice tel que je ne saurais l'accepter. Non, je n'imprimerai pas une semblable tache sur le blason royal d'Angleterre; je ne l'exposerai pas, cette généreuse princesse, à partager la honte d'une imposture; si sa bonté l'aveugle, je la défendrai d'elle-même: c'est un devoir dicté par la reconnaissance.

MARGUERITE, avec ironie.

Je crois vous comprendre : vous agissez généralement, messire, comme celui que nous appelons votre père, et vous l'imiterez sans doute, en choisissant une de vos sujettes ?

PERKINS.

Si j'aime l'une de mes sujettes, madame, je l'épouserai.

MARGUERITE.

Et mon aveu ?

PERKINS.

Je l'obtiendrai.

MARGUERITE

Jamais !

PERKINS.

A force de soumission et de respect.

MARGUERITE.

Tais-toi.

PERKINS.

Car vous conserverez toujours la place que méritent vos bienfaits, et une fois proclamé à Londres...

MARGUERITE, l'interrompant.

Perkins Warbeck !

PERKINS.

Je m'appliquerai à suivre vos conseils, vos leçons, vos ordres même.

MARGUERITE,

Perkins Warbeck !

PERKINS.

Vous serez reine, madame, plus encore que celle que j'aurai faite.

MARGUERITE, éclatant.

C'est moi seule qui fais les rois et les reines, messire Perkins, et tu oublies que je puis les défaire.

PERKINS.

Une menace, madame ?

MARGUERITE.

Tu en doutes ?

PERKINS.

Oh ! je ne crains rien : si j'ai commis un crime, vous êtes ma complice ; si l'on m'accuse d'une imposture, ne puis-je pas en nommer l'auteur ? Ah ! vous ne pouvez ouvrir l'abîme sans y tomber la première.

MARGUERITE.

Mylord, quelle réponse daignerez-vous faire à mon neveu Lincoln, au sujet de son mariage avec la fille de lord Swart ?

PERKINS.

Je refuse.

MARGUERITE.

Tout est prêt cependant, et miss Marie m'obéira.

PERKINS.

Elle n'obéira qu'à son époux.

MARGUERITE.

Qu'entends-je ?

PERKINS.

Elle est ma femme.

MARGUERITE.

Mariés !

PERKINS.

Mariés secrètement depuis plus d'un an, dans le comté de Sussex.

MARGUERITE, atterrée.

Mariés ! j'étais leur dupe !

SCENE VI.

LES MÊMES, MARIE, QUELQUES DAMES, portant un voile et une couronne de fiancée; puis LINCOLN, et QUELQUES SEIGNEURS.

MARIE, se jetant aux pieds de Marguerite.

Ah ! madame, j'embrasse vos genoux, éloignez de moi ce voile et cette couronne.

MARGUERITE.

Oh ! une vengeance ! une vengeance !

LINCOLN, entrant.

Venez, ma noble épouse, tout est prêt. Souffrez que je vous conduise à l'autel.

PERKINS.

Toi, l'époux de miss Marie !... Misérable ! je te défends de jamais prononcer ce nom, ni d'oser regarder cette noble dame autrement que genou en terre et chapeau bas : car cette femme, c'est la mienne. Messieurs, hommage à la reine !

MARGUERITE, à part.

La reine ! (Passant entre Marie et Perkins.) Messire, ce n'est pas à vous de menacer ; car voici un noble et loyal seigneur qui, au nom des droits les plus saints, m'a demandé l'ordre de vous arrêter.

PERKINS.

De m'arrêter ! moi !

LINCOLN, à part.

Que dit-elle ?

MARGUERITE, faisant un signe à Lincoln, qui fait entrer Clifford.

Je viens d'être avertie d'une trahison infâme dont j'aurais été dupe la première ; et puisque vous nous forcez à l'éclat quand nous voulions le silence, lord Lincoln vous accuse par ma bouche de faux et d'imposture.

PERKINS.

Madame...

MARGUERITE, à Lincoln.

Dites, mylord, n'est-ce pas le crime dont vous offrez de fournir la preuve ?

LINCOLN, vivement.

Oui, madame.

MARGUERITE, montrant Perkins

Lord Clifford, pour quelques instans cet homme est votre prisonnier.

PERKINS.

Mais je suis roi, madame.

MARGUERITE.

Vous le serez à Londres, si vous y arrivez ; mais ici, à Cassel, je suis seule souveraine et maîtresse, et tous ceux que vous voyez sont prêts à m'obéir, à moi, à moi seule !... (Perkins et Marguerite regardent Clifford et les gardes qui passent du côté de Marguerite.) Tout-à-l'heure, devant toute

• Marguerite, Lincoln, Perkins, Marie.

ma cour; nous recevrons les preuves de l'accusation portée contre lui, et nous entendrons sa défense.

MARIE, *bas.*

Grâce ! grâce !

MARGUERITE, *bas.*

Elle ne dépendra que de lui. (*Haut.*) Qu'on nous laisse !

Tous sortent, excepté Perkins, à qui elle fait signe de rester.

SCENE VII.

PERKINS, MARGUERITE.

PERKINS.

Qu'attendez-vous de moi ?

MARGUERITE.

Le peuple et les soldats qui environnent cette enceinte sont encore à vous si vous le voulez ; un moment va décider de votre sort, du mien, et peut-être de celui de l'Angleterre. Lincoln ignore tout ; l'un de vous deux doit être sacrifié ; vous le voyez ; d'un mot je puis vous perdre ou vous sauver.

PERKINS.

Parlez ; quel crime ai-je commis qui ne soit pas le vôtre ?

MARGUERITE.

Votre crime, c'est cette folle passion que vous avez jetée en travers de nos desseins ; la réparation de votre crime, c'est la rupture de votre indigne mariage !

PERKINS.

Duchesse Marguerite, faites dresser l'échafaud ; ou si vous redoutez trop l'échafaud, faites aiguïser le poignard !

MARGUERITE.

L'échafaud donc... vous y monterez poussé par l'assassin de votre père.

PERKINS.

Ah ! que dites-vous ? Madame, je vous pardonne l'horrible piège ou vous m'avez entraîné ; mais rappelez-vous notre pacte : laissez-moi venger mon père.

MARGUERITE.

Rompez cet odieux mariage, et vous redevenez Richard d'Yorck, roi d'Angleterre ! sacrifiez votre femme, ou l'ame de votre père vous criera à l'heure de la mort : Malédiction !...

PERKINS.

L'ame de mon père, en me voyant monter vers elle, me recevra comme Dieu l'a reçue quand elle est montée vers lui. Miss Marie Swart est mon épouse devant le ciel, il n'y a que le ciel qui puisse détruire son ouvrage.

MARGUERITE.

Vous l'aimez plus que votre père mort : vous ne l'aimerez peut-être pas plus que votre mère vivante.

PERKINS.

Ma mère !

MARGUERITE.

Vivante, en ma puissance.

PERKINS.

Ma mère ! vivante !

MARGUERITE.

Et que je puis tuer d'un mot, d'un geste.

PERKINS.

Vous ne ferez pas cela ?

MARGUERITE.

Je le ferai !... Et choisissez à présent, choisissez entre cette femme et votre mère !

PERKINS.

Grâce !... Ces deux pauvres femmes ne vous ont jamais fait de mal pourtant, pour vous exciter ainsi au meurtre de l'une, ou au déshonneur de l'autre... grâce !

MARGUERITE.

Vous l'aimez donc aussi plus que votre mère ?

PERKINS, à genoux.

Grâce !

MARGUERITE.

Choisissez.

PERKINS, se relevant.

Ah ! vous êtes maudite de Dieu, vous qui voulez me rendre parricide ! Mais vous êtes bien imprudente, savez-vous, duchesse Marguerite d'Yorck, d'oser, seule et sans gardes, me proposer de telles choses, vous qui n'êtes qu'une femme, à moi qui suis un homme, et de ne pas prévoir que si je suis entré ici sans épée, je pouvais dans ma poitrine avoir gardé un poignard. (*Il tire un poignard de son sein, Marguerite recule avec terreur.*) A votre tour, choisissez !

MARGUERITE.

Vous m'assassineriez !

PERKINS.

Comme vous auriez assassiné Marie Swart ou Catherine de Fare.

MARGUERITE.

Malheureux !

PERKINS.

Jurez de les respecter toutes les deux, jurez...

MARGUERITE.

Jamais !

PERKINS, levant le poignard.

Eh bien !

SCENE VIII.

LES MÊMES, MARIE, sortant de l'appartement de gauche.

MARIE.

Grand Dieu ! que vois-je ! arrêtez !

Perkins laisse tomber le poignard.

PERKINS.

Malédiction ! (*A Marie.*) Malheureuse ! cette femme à qui tu viens de sauver la vie, elle veut t'assassiner.

MARIE.

Ce n'est pas elle, c'est vous que j'ai sauvé.

Marguerite a été prendre le marteau et a frappé deux fois le timbre, tout le monde entre.

* Marguerite, Perkins.

SCENE IX.

LES MÊMES, CLIFFORD, LES SOLDATS au fond,
GENTILSHOMMES.

MARIE, qui a ramassé le poignard et le présente à
Marguerite.

L'arme est entre mes mains, madame; c'est moi
qui suis coupable.

MARGUERITE, à voix basse.

Je la garde : ce poignard qui s'est levé sur moi
me rappellera que je vous dois une vengeance.

PERKINS'.

Enfant ! qu'as-tu fait ? cette femme, rien ne peut
l'apaiser que ma mort.

MARGUERITE, de même.

Ce n'est plus ta mort seulement, c'est ton dés-
honneur qu'il me faut. (*Haut.*) Vous tous, je vous
avais promis une preuve de l'imposture : j'atten-
dais un témoin... il est là ! qu'on ouvre cette porte.
(*Designant la porte de droite.*) Entrez, madame,
et dites-nous quel est cet homme.

SCENE X.

LES MÊMES, CATHERINE, fait quelques pas,
arrive devant Perkins, le considère un moment,
et s'écrie.

Mon fils !

Marie, Perkins, Marguerite, Lincoln.

PERKINS, se jetant dans ses bras.

Ma mère !

TOUS.

Sa mère !

CATHERINE.

Mon fils ! c'est bien lui ! Je le reconnais, c'est
mon enfant ! Je te croyais mort ! ah ! j'étais folle ;
mais tu ne me quitteras plus je redeviendrai
folle !... Mon fils ! mon fils !

Elle le presse et l'embrasse avec transport.

MARIE, au désespoir.

Mais vous lui donnez le coup de la mort, à votre
fils !

CATHERINE, égarée.

La mort !

Elle écoute.

MARGUERITE, sur les marches du trône.

En vertu de ce témoignage qui t'a convaincu
de faux et d'imposture, Perkins Warbeck, nous
te condamnons à mourir du même supplice que
ton père.

CATHERINE, redevenant folle.

Mon fils !... comme son père !... Une épée... une
épée pour tuer Lincoln... Mon fils !.. une épéc...
une épée, mon fils !... Ah ! ah ! ah !

Elle tombe.

PERKINS, se jetant sur sa mère..

Ma mère ! ma mère !... morte ! (*Se relevant, à
Marguerite en montrant le cadavre.*) Vous avez tué
ma mère... vous avez tué ma mère !

ACTE TROISIEME.

Le cachot de Perkins dans les souterrains du château. Porte au fond. A gauche du public, une issue cachée donnant sur
un couloir secret. Près l'avant-scène, un petit banc de pierre. Au fond, derrière la porte, une galerie souterraine qu'
ne se voit que lorsque la porte est ouverte.

SCENE PREMIERE.

PERKINS, seul, endormi.

Vous avez tué ma mère !... (*Il se réveille en
sursaut.*) Rien ! ce n'était qu'un rêve !... Je suis
seul... seul dans mon cachot, seul en attendant
le bourreau... seul ici, comme sur toute la terre
maintenant ; car je ne rêvais pas, quoique en-
dormi... Non, c'était mon existence d'une année
qui me repassait dans le cerveau comme un livre
lugubre, rouge de sang à chaque page... Ainsi,
un démon m'aura pris jeune et heureux pour me
jeter dans une route de misère et de crime ; ainsi,
pour punir la lâcheté et l'infamie, j'aurai revêtu
un manteau de roi, et il ne servira qu'à envelop-
per le cadavre de ma mère et le mien !... Oh ! si
l'on n'écouait que la voix du désespoir, on s'é-
crierait en se déchirant la poitrine : S'il y a une
justice au ciel, jamais, non, jamais elle n'est des-
cendue sur la terre... Blasphémateur ! blasphé-
mateur !... Oh ! prions, prions pour que mes pa-
roles de ferveur montent vers Dieu avant mes

cris de malédiction ; car s'il a épuisé toute sa
colère sur ma tête, je lui laisse encore une vie à
protéger.

SCENE II.

PERKINS, MARIE, au fond, conduite par
CHARLES, LE GEOLIER.

MARIE.

Merci, Charles ; retournez vers madame Mar-
guerite et portez-lui mon message.

CHARLES.

Miss Marie...

MARIE.

Laissez-moi.. Adieu, Charles.

Charles sort.

LE GEOLIER, à Marie.

Voilà le prisonnier... Mais si la duchesse sa-
vait...

MARIE.

Vous n'avez rien à craindre d'elle, et votre famille sera riche pour toujours.

Le geôlier sort.

PERKINS, sans voir Marie.

O mon Dieu ! séparez dans votre clémence la jeune fille innocente de l'homme furieux et coupable !... et souvenez-vous que, comme sa divine patronne, elle aura gagné le ciel au pied de la croix d'un martyr.

MARIE, à elle-même.

Par quel pressentiment est-ce donc pour moi qu'il prie ?

PERKINS, apercevant Marie.

Marie ! c'est elle !... Et je doutais de toi, Dieu tout-puissant, quand tu m'envoyais cette dernière joie !

MARIE.

Oui, mon bien-aimé, c'est lui qui m'a conduite vers toi, et qui a fait tomber les verrous de toutes ces portes... C'est sa voix qui m'a inspirée de te sauver ; car je t'ai sauvé !

PERKINS.

Sauvé !

MARIE.

Oh ! la duchesse ne résistera pas, cette fois, à mes prières.

PERKINS.

Tu as revu la duchesse ?

MARIE.

Hélas ! depuis trois jours que tu languis dans ce cachot, elle est invisible pour tout le monde ; mais Charles, ce page qui nous est si dévoué, va lui remettre de ma part la demande de ta grâce, et je suis certaine du succès.

PERKINS.

Vous vous trompez, miss, la duchesse ne voudra plus maintenant même de votre déshonneur.

MARIE.

Oh ! mais je n'ai pas renié le serment d'amour que je vous ai fait devant Dieu, et je porterai jusqu'au tombeau le nom de votre femme.

PERKINS.

Que dis-tu ? .. Réunis tous les deux... sauvés par toi... sauvés ensemble ; et tu fuirais avec moi !... Ah ! alors, je crois que j'aurai la faiblesse d'accepter la vie et de pardonner à cette femme ; mais tu t'abuses ; non, la duchesse Marguerite n'abdiquera pas sa haine, ni sa vengeance ; elle n'abandonnera pas tout-à-coup son neveu Lincoln... Espères-tu donc que cette femme qui a tué ma mère me laissera la vie, pour que je revienne un jour lui demander compte de la vie de ma mère ?

MARIE.

Oh ! elle refuserait ; mais c'est impossible, car tu ne peux pas mourir, je te dis que tu ne mourras pas.

PERKINS.

Mais dis-moi, quel moyen, que je ne puis comprendre, as-tu donc employé pour fléchir la duchesse ?

MARIE.

Quel moyen ?

PERKINS.

Oui, parle enfin : tu trembles, tu ne me réponds pas, tu détournes la tête. Ah ! je crains de deviner : ce n'est pas ton déshonneur, dis-tu, c'est donc ta mort ?

MARIE.

Perkins !

PERKINS.

Tu veux mourir, tu t'immoles à ta rivale, tu lui donnes ta vie pour sauver la mienne... Oui, c'est cela... mourir, toi... et tu as pensé que j'accepterais ce sacrifice ? Tu m'as donc cru bien lâche... moi, j'achèterais le pardon de cette femme au prix de ma vengeance trompée, au prix du sang de ma mère, au prix de ton sang ; et je fuirais seul, trop heureux du jour qu'on me laisse, et j'irais vivre en infâme, oubliant tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai haï. O Marie ! Marie ! ai-je mérité tant de mépris ?

MARIE.

Mais tu seras perdu sans me sauver ; car si tu meurs, je meurs.

PERKINS.

Et je fais le même serment ; aussi je reste pour l'accomplir.

MARIE.

Mais c'est l'échafaud qu'ils te réservent.

PERKINS.

Comme à mon père.

MARIE.

Tu n'y monteras pas.

PERKINS.

Je t'ai dit que je restais.

MARIE.

Et moi aussi, et nous mourrons ensemble, mais non pas de leurs mains... dans cette croix d'or... tiens...

PERKINS.

Du poison ?...

MARIE.

Il était pour moi : en te quittant, je me serais donné la mort ; c'est ce que j'écrivais à Marguerite. Eh bien ! partageons, et si l'on vient te chercher... car, tu ne sais pas : depuis hier, l'infâme Lincoln a excité une émeute pour hâter ton supplice... (On entend des clameurs confuses en dehors.) Mon Dieu, je crois entendre... ces cris de rage... c'est ta tête qu'ils demandent... oh ! c'est qu'alors la duchesse elle-même ne pourrait plus te sauver.

PERKINS.

Les clameurs redoublent.

MARIE.

Oh ! je ne les verrai pas te frapper... il est temps, mon Dieu, il est temps ; à moi d'abord.

Elle porte le poison à ses lèvres.

PERKINS, la retenant.

Marie !

LE GEOLIER, entrant.

La duchesse ! sortez ! sortez !... il n'est plus temps.

SCENE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Fuyez, Perkins, fuyez. (*Voyant Marie.*) Vous ici ?

MARIE.

Ah ! je ne m'étais donc pas trompée, vous apportez sa grâce, madame.

MARGUERITE.

Il ne s'agit plus de grâce à présent, son unique ressource est dans la fuite.

PERKINS.

Et c'est vous qui me l'offrez !

MARIE.

Oh ! merci, madame, merci ! vous acceptez mon sacrifice, vous avez reçu mon message.

MARGUERITE.

Quel message ?

MARIE.

Vous avez vu Charles ?

MARGUERITE.

Non ; je viens du camp révolté sous les murs de la ville... O messire ! croyez bien à mes paroles ; car ce n'est pas à cette femme que vous devez votre salut... Elle ! quelle nouvelle preuve d'amour et de dévouement pouvait-elle vous donner?... Avait-elle un crime à expier?... tandis que moi... Il faut que je vous persuade bien que c'est moi seule qui vous apporte les moyens d'échapper à la mort, et qui viens vous supplier de ne pas les repousser.

PERKINS.

C'est encore une trahison, cela, madame.

MARGUERITE.

Il ne voudra pas me croire, à présent. Mais vous ne comprenez donc pas que, depuis trois jours que je vous ai livré à vos ennemis comme une furieuse, le remords me ronge et me tue... que je suis morte à tout, excepté au souvenir de ce que j'ai fait... que depuis trois jours je leur ai refusé continuellement votre tête, avec menace de mort contre celui qui oserait me la demander, et qu'aujourd'hui, qu'ils ont eu recours à la révolte pour me dompter, si je vous sauve, je risque ma vie peut-être?... J'accours à vous, non plus la duchesse Marguerite, puissante et terrible, mais la pauvre Marguerite, malheureuse et repentante, qui pleure et qui supplie ; j'accours à vous, pour vous crier : Messire, là, dans votre cachot, est une issue secrète et connue de moi seule : fuyez par cette issue, et bientôt vous serez libre. Il reste immobile, il ne voudra pas se sauver... Aidez-moi donc, madame... Eh bien ! si ce n'est pas assez, cette femme que vous aimez, elle est là, dans vos bras ; eh bien ! emmenez cette femme, partez tous les deux... c'est le châtiment que Dieu m'inflige... Oh ! répondez, répondez ! croyez-vous maintenant que je dis la vérité ?

* Marguerite, Marie, Perkins.

PERKINS.

Vous aussi, madame !... Oh ! ne me contraignez donc pas à ne plus haïr !

MARIE.

Oh ! madame !...

MARGUERITE.

Entendez-vous?... ils approchent ; vous n'avez pas un instant à perdre... fuyez... Mais cette porte résiste... quelqu'un est là... Ciel ! Lincoln !

SCENE IV.

LES MÊMES, LINCOLN, entrant par la porte secrète à gauche.

LINCOLN.

Ah ! je savais bien que vous vouliez le sauver !

MARGUERITE.

Oui, je suis princesse, et je lui fais grâce.

LINCOLN.

Cet homme appartient à la justice du peuple.

MARGUERITE.

Ne parlez pas de justice, mylord, et sacrifiez-moi votre haine ; laissez-le fuir.

LINCOLN.

Les soldats ameutés demandent sa tête, et je la leur ai promise... Prêts à forcer les murs de cette prison, ils allaient manquer leur proie ; mais moi, j'ai soupçonné ce secret passage, et je suis venu vous le disputer.

MARGUERITE.

Mylord, au nom de ma puissance souveraine...

LINCOLN.

Vous y avez renoncé en livrant cet homme au supplice.

MARGUERITE.

Sur vous, au moins, j'ai des droits sacrés.

LINCOLN.

Les plus sacrés sont ceux de la justice.

PERKINS.

Assassin de mon père, tais-toi !

Lincoln passe du côté de Perkins.

MARGUERITE.

Grâce, Lincoln !... il fuira ; ne crains rien de lui.

LINCOLN.

Il faut qu'il meure.

MARGUERITE.

Grâce, Lincoln !... Mon neveu, mon fils, au nom du ciel, livre-lui passage.

LINCOLN.

Mon poignard le clouera plutôt à cette place.

PERKINS.

Frappe donc, je suis sans armes ; aussi bien, j'attendais le bourreau.

MARIE.

Perkins !

LINCOLN.

Cette insulte...

MARGUERITE.

Mylord...

LINCOLN.
Retirez-vous, madame, laissez-moi le châtier
moi-même... A genoux, traltre ! demande pardon,
ou meurs.

MISÉRABLE !
PERKINS.

A genoux !
LINCOLN.

MARGUERITE.
Ah ! c'en est trop... Perkins, à toi ce poignard,
c'est le tien, défends-toi.

PERKINS, *prenant le poignard.*

Ah ! mon père ! mon père !

LINCOLN.
Que vois-je ?

PERKINS.
Ah ! à nous deux, mylord !

MARIE.
O ciel !
Marguerite et Marie tombent à genoux.

PERKINS, *frappant Lincoln.*
Pour la mort de Samuel Warbeck, Lincoln, à
toi la mort !

LINCOLN.
Ah !...
Il tombe.

MARIE, *courant à Perkins et l'embrassant.*
Perkins !

MARGUERITE.
Le peuple a forcé les portes... pas un instant
perdre... fuyez avec elle.

PERKINS.
Et pour elle.
MARGUERITE, *jetant le manteau de Lincoln sur
les épaules de Perkins.*
Tenez... ce manteau.

PERKINS.
Adieu ! Marguerite, adieu...
Il sort avec Marie, la porte se referme. Le peuple parait :
Clifford et les soldats s'avancent, l'épée nue.

TOUS.
Mort à l'imposteur !
MARGUERITE, *jetant le manteau de Perkins sur le
corps de Lincoln.*

Justice est faite, Perkins est mort.
Les soldats frappent le corps de leurs épées.

48131

FIN.

~~31133~~